Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 31 (1963)
Heft: 10

Artikel: Une perle dans la boue
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570774

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nous apprendre que le stupide professeur Lingard est l'objet d'une plainte déposée à la police par l'élève qui l'a aidé à perdre le trop pur Benjamin.

La moralité de ce roman qui n'est pas ennuyeux mais peu convaincant, est qu'il ne faut pas se fier aux apparences, et que des êtres soulevés par la force de leur vitalité contre les conventions peuvent devenir des hommes bien, alors que ceux qui paraissent des modèles de vertu cachent souvent des fonds secrets de perversion et des germes de scandale. Telle est la leçon du livre de R.H. Ward, qui pourrait être dite avec moins d'insistante lourdeur. R.G.D.

Une Perle dans la Boue

par Bichon

Que veut dire au juste mon titre ? — La boue, c'est-à-dire la matière première et fétide dont la terre, dont l'homme sont constitués; une perle, une âme d'artiste, un poète-né : Jean Genet, Jeannot pour ses copains. Plus qu'aucun autre, ce romancier a ses admirateurs passionnés et ses détracteurs non moins passionnés. Tel le porte aux nues et le sacre poète de génie, tel autre le déclare un vulgaire pornographe et le voue aux gémonies. Qu'en est-il au juste ? Incontestablement, Genet a l'étoffe d'un grand lyrique amer, tourmenté, débridé, sensuel jusqu'à l'aberration sexuelle. Il est incontestablement un écrivain au verbe puissant et direct, dramatique, vengeur, brutal, amoral (par réaction de mauvais garçon contre les gens dits honnêtes), obscène, révolté. Puis, fatigué de ruer dans les brancards, il devient sans transition, et de façon délicieuse, un tendre, une petite «fleur bleue» (je donnerai quelques exemples). Il vomit son passé plus qu'il n'écrit des romans-confessions, et comme ce passé est une poubelle débordante, rien d'étonnant qu'il soit taxé d'auteur maudit. En réalité, et jugé d'un œil clairvoyant, c'est un réaliste-romantique, une spécialité à lui. Il est au classicisme officiel de l'Académie ce que la nuit est au jour; et c'est très bien ainsi, «classique» signifiant solennel, somnolent, poseur. Chez Genet, pas de plan, pas d'idée directrice et de déroulement normal du récit; simplement une suite de petits tableaux qui sont autant d'aventures vécues. Il commence par trente-six bouts et continue de même. Au beau milieu d'un épisode, et semblant perdre le fil du récit, il introduit tout à coup un souvenir sans rapport avec ce qui précède, si ce n'est que notre plaisir reste le même à le suivre dans le déroulement cahotique de son histoire; ce qui lui vaut le reproche d'être parfois obscur. — Obscur, lui ? Non ! mais instinctif, volcanique, déconcertant. Du reste, on peut être obscur avec génie, exemple : Rembrandt. Genet a ce don des grands écrivains de bien voir en lui, au moment qu'il écrit, après avoir bien vu alentour, au moment qu'il emmagasinait des impressions. Comme aussi les grands écrivains, il a son genre bien à lui, tant le style que l'esprit; une page de lui, prise au hasard, ne peut être attribuée à aucun autre écrivain français, si ce n'est à Rabelais, dans une édition moderne. Même son argot a de la race, cet argot dont il dit quelque part que c'est «l'espéranto des gens du commun». Le récit coule de sa plume comme le sang coule d'une bles-

sure, sans art spécial, sauf celui qu'on veut y voir, naturel, vivant et chaud. Son vocabulaire, très riche et nuancé pour le vocabulaire d'un primaire, n'est pas le moindre attrait de sa prose. Chose curieuse, Genet trouve des mots érotiques pour dire les choses du sexe, brutaux pour les pugilats, sournois pour les cambriolages, sanguinaires pour les meurtres; puis soudain des mots frais et printaniers viennent aérer une page trop violente, tandis que les scènes d'amitié amoureuse sont contées avec des mots adorablement tendres. C'est alors que j'aime Genet, quand il parle de ses amours, toujours sodomites naturellement. Il a d'étranges audaces, puis il s'arrête court, comme une vierge craintive de perdre sa vertu. Et pour finir il nous flanque son «paquet» à la figure, après s'être dissimulé sous le masque de Querelle ou de Riton. J'ai peine à le classer, lui le «frère» de Céline et de Miller, le sauvage des lettres, qui écrit à la «va comme je te pousse», un «va comme je te pousse» tellement naturel et primesautier, qu'il passe en beauté le «va comme je te pomponne» des professionnels de la plume . . . d'oie. Son lourd passé pèse lourdement dans ses romans. Rien d'étonnant qu'on en déconseille la lecture aux enfants de chœur et à ceux qui leur ressemblent. Rien d'étonnant non plus qu'on les lise peu chez nous; le Suisse craint le qu'en-dira-t-on jusque dans ses lectures.

Et ses poèmes ? Ils me font penser à une draperie de théâtre que soulève un grand souffle romantique. Ce sont davantage des pièces en vers que des poèmes proprement dits, de longs récits dramatiques et salaces, en alexandrins et en vers libres — ces derniers plus près de la vie et du génie propre à notre homme. Genet n'use du vers que dans les grandes circonstances, quand il est plus qu'ému, qu'il en appelle au destin. Alors il crée de la beauté. Comme tous les simples, il s'imagine que la poésie porte au ciel, mieux que la prose, l'hommage passionné du poète. Les images abondent, que l'auteur a peine à endiguer, tant elles jaillissent, heurtées, précipitées, colorées, grandiloquentes, risquées, très risquées. Genet me rappelle un peu le Rimbaud du «Bateau ivre». Ivre, ivre d'amour, il l'était assurément, quand, prenant la plume pour la première fois, il écrivit «Le Condamné à Mort» — quelque deux-cent-cinquante vers désordonnés et fous d'amour, en l'honneur d'un vrai condamné à mort, beau comme un dieu anarchiste, dont il était le voisin de cellule à la prison de St-Brieuc, et qu'il admirait et adorait en cachette. J'ai entendu lire ce poème, je l'ai donc goûté passivement, jusqu'à la fibre intime; rien de l'émotion de Genet ne m'a échappé, et je vous assure que cette émotion est de bel essor. Le vers n'est cependant pas la vraie forme de son art; le vers retarde le jet de la pensée, et notre homme est essentiellement un impulsif, un prosateur forcené. Mais la prose est moins noble que le vers, la prose est bonne tout au plus pour le lecteur ordinaire, dont Genet se fiche un peu. Ne dit-il pas, vers la fin de «Querelle . . .»: «Ce livre dure depuis trop de pages et m'ennuie»; vraiment on ne saurait se moquer davantage du bon public. Pour Pilorge, par contre, le vers s'imposait, comme une ultime caresse à la mâle beauté du guillotiné.

Genet est également un observateur, un psychologue étonnant. Voilà un garçon qui, sans connaître Freud, analyse de main de maître ses personnages, au moment même qu'il les fait agir. Preuve qu'il sait voir

et comprendre, puis rendre en clair le résultat de ses observations (l'a b c de la psychologie). Ses personnages sont à sa mesure, ils sont de sa substance, sortis de son «bouillon de culture» : voyous, assassins, voleurs, déserteurs, matelots, contrebandiers, bourreaux, collaborationnistes, légionnaires, «donneuses» (indicateurs de police), gigolos, maquereaux, sodomites. Sodomites surtout; on en trouve dans tous ses livres, presque à chaque page; généralement des beaux gosses très sympathiques, mais qui refusent tous d'admettre qu'ils «en sont», bien qu'ils en soient jusqu'à la mœlle. Est-il besoin d'ajouter que les femmes, sauf les putains, sont rares chez Genet ? Ses histoires (je l'ai déjà dit, et Sartre l'a aussi dit longuement dans «Saint Genet»), c'est dans le fond, servie en tranches, sa propre histoire, sa propre vie, jusque dans la quarantaine; après 40—45 ans, le diable s'est fait ermite. Il habite maintenant en Grèce. Mais l'histoire de ses première années, quelle est-elle au juste ? — Voici : enfant illégitime, puis aussi abandonné par sa mère (à laquelle il est cependant reconnaissant de lui avoir donné un beau nom, un nom de fleur, genet), il traîne d'abord à l'assistance publique. Il échoue ensuite chez des paysans du Morvan qui l'exploitent, puis au pénitencier d'enfants de Mettray, d'où, jeune encore, il réussit à se faire libérer, par la promesse d'un engagement à la légion étrangère. Là, il dévalise un officier et vole 100.— francs à un camarade de chambre — bonne raison pour lui de prendre rapidement le large, la route du monde et de l'aventure. Pauvre cloche, il commence alors une existence de vagabondage et de rapine, de déchéance et de misère — toutes choses pitoyables dont il fera plus tard la matière vivante, j'allais dire la matière grouillante de ses romans. On le rencontre, ou plutôt la police le repère en Algérie, en Espagne de 1937, en Pologne, en Allemagne hitlérienne, en Yougoslavie, en Belgique, dans les grands ports de mer, partout où règne la dictature, la guerre civile, la révolution, la politique du biceps. Puis c'est la guerre de 1940, qu'il fait naturellement du mauvais côté, par admiration des beaux soldats du Reich rencontrés à Paris. L'un d'eux, une brute superbe et sanguinaire devient même son protecteur intéressé, et l'amant de ses nuits. Puis c'est l'armistice de 45, la «Marseillaise» pour les bons Français, et Fresnes pour les mauvais. A Fresnes le sort de ses jours pend longtemps à un fil. Mais un bon ange intervient, qui change d'un coup de crayon le cours de son destin. En effet, Cocteau a lu par hasard «Le Condamné à mort» [1]) et tout aussitôt proclame : «Voici un nouveau génie». Le bon public emboîte le pas. C'est la gloire pour Genet, bien plus, la richesse, la sécurité de ses vieux jours. La réhabilitation vient ensuite : le Président Vincent Auriol ordonne la destruction des dossiers du cas Genet. Et (couronnement de cette résurrection), des vieilles marquises disputent à des vieilles duchesses, pour l'inviter à leurs grandes soirées, ce veau à cinq pattes, qu'elles exhibent comme une curiosité de cirque. Ainsi, notre brave Genet aura fréquenté tous les salons, ceux du Chabanais et ceux du Faubourg.

*

«Querelle de Brest» [1]) (dont je désire vous entretenir ici), ce n'est assurément pas dans un salon du Faubourg qu'il l'a trouvé — bien qu'on y trouve parfois pire. Il doit l'avoir rencontré dans la pègre de Brest ou de Toulon, sinon dans la masse grouillante et mercenaire d'un port

africain. Et non content de prende son homme si bas, de rêver pour lui vols et assassinats, il lui «colle» encore son fameux penchant à la sodomie. On sent qu'il l'aime, ce beau Querelle, à voir comme il l'a buriné avec amour. Et nous aussi nous finissons par l'aimer, tant il a de grâce et de jeunesse, de naturel et de cynisme. Ainsi ce pauvre héros fait de bric et de broc, a le physique d'une jolie brute et le moral d'une jolie canaille. Mais ne vous en déplaise, cher lecteur : ce modèle est plus courant qu'on ne pense et qu'on ne veut l'admettre (ceci dit, sans vouloir moraliser). Et maintenant écoutez la première phrase du roman, qui donne merveilleusement le ton : «L'idée de meurtre évoque souvent l'idée de mer, de marins.» On ne saurait mieux présenter et résumer «Querelle . . .» (un beau prénom, n'est-il pas vrai ?). Et plus loin : «Querelle a choisi de vivre avec les voleurs.» Genet a préféré, lui aussi, la compagnie des voleurs, des anarchistes de tout poil. Il est allé jusqu'à adopter leur morale, évidemment sans rapport avec la morale courante; ce qui ne veut pas dire que cette morale soit sans aucune valeur . . . morale. Quand il discute du sujet, Genet réussit parfois à me convaincre à ses idées. Parlant de lui-même et de Querelle, tant il s'identifie à son héros, Genet poursuit : «Je me sens une nature démoniaque à force d'imaginer des sujets de scandales.» Et encore : «Ma vulgarité est royale et m'accorde tous les droits.» Tels sont nos deux hommes, le «père» et le fils, l'un réel — un monstre de révolte, l'autre fictif — un monstre d'égoïsme. Mais je reviens au roman. Après Querelle, Genet nous présente Brest et son port, ses natafs (matelots) et ses bas-fonds. Puis il esquisse quelques figures de comparses : Robert — frère de Querelle, le lieutenant Seblon — officier de marine et amoureux de Querelle, Norbert dit Nono — patron de «La Féria», etc. — «La Féria», un bordel, était célèbre chez tous les navigateurs à cause d'un petit détail : pour «avoir» la patronne, une plante superbe à la peau laiteuse, il fallait d'abord que le patron «vous eût». Et chose curieuse, Lysiane, la maquerelle, était très recherchée. Explique qui pourra ! Je passe rapidement sur les premières pages du livre, un peu confuses et fournies, comme il arrive parfois chez Genet, au grand désespoir des lecteurs pressés. Mille petites aventures amoureuses se nouent et se dénouent entre mille silhouettes falotes, mais gracieuses. Je pique au hasard cette aventure qui met en scène Dédé, un jeune «indicateur» amoureux du grand Mario, le «poulet» qu'il renseigne sur tous les mystères des entrepôts des quais : «Doucement, Dédé mit son bras autour du cou du policier. A petits coups, il bécota le visage, sans le toucher, le front, la tempe, l'œil, le bout rond du nez, les lèvres, mais toujours sans le toucher. Mario se sentit criblé de mille pointes de feu vite posées, reprises et redonnées. — Y me couvre de mimosa, pensa-t-il. Mais rien de son corps ne bougea, ni sa queue ne banda. Pourtant la tendresse de l'enfant lui était sensible . . . Dédé tentait d'ouvrir cette tête pour y emprisonner des oiseaux. Mais le roc refusait de sourire, de fleurir, de se couvrir de nids.» Et plus loin : «Mario retira sa main de l'épaule de l'enfant et la mit dans sa poche; et Dédé se crut abandonné.» Ami lecteur, ne vous l'avais-je pas dit que Genet est un tendre, un poète, un excellent gars dans le fond ?

A suivre

1) Gallimard